

L'histoire, fable convenue (1)

Dimanche 8 novembre 2009 par [Cosette](#)

Faire de l'histoire c'est analyser dans le temps les rapports de force entre les hommes, entre les peuples. C'est aussi comprendre les forces invisibles qui agissent et que beaucoup ne voient pas. C'est lire un conte porteur d'une morale cachée. Pour ce, il faut du recul sur soi et sur les événements. Il faut reculer jusqu'à redevenir ce petit enfant héros de l'histoire et, en même temps, l'homme sage qui la raconte. Il faut être très vieux et très jeune. Innocent et retors, serpent et colombe.

Exemple : on n'ose plus dire en 2009 que les bourgeoisies occidentales favorisèrent ouvertement nazisme et fascisme pour en faire une machine de guerre contre le communisme, porteur -au moins en théorie-, d'un idéal élevé que Hugo, Zola, Jaurès, Marx, Blanqui et bien d'autres penseurs avaient imaginé au XIX^e siècle. Il importe peu de savoir ce qu'on sait aujourd'hui -et qu'on rabâche pour le disqualifier- sur le régime autoritaire et finalement contre productif de l'Urss, l'important est de savoir que ce pays a représenté pendant plus d'un demi-siècle un contre pouvoir réel, était perçu comme un danger pour le capitalisme et comme un avenir pour les opprimés de la terre. Cela est systématiquement occulté par des gens qui ignorent les leçons de l'histoire soit parce qu'ils sont incultes soit parce qu'ils sont paresseux. Lorsqu'en France le PCF était à 20%, les patrons et le gouvernement ne faisait pas ce qu'ils voulaient et les ouvriers ne se suicidaient pas comme nous voyons les employés de France Télécom le faire. A partir de 1917 tout observateur impartial admet que les bourgeoisies se liguent pour étouffer l'Urss. C'est le fil conducteur de leur politique. L'exemple russe, pensait-on, pouvait être contagieux. Il l'était. Cela n'excuse pas les erreurs et les horreurs soviétiques, mais en explique une part. Les Russes n'ont jamais voulu la guerre avec quiconque. On les a pourtant accusés de vouloir conquérir le monde alors qu'ils étaient encerclés, menacés, objet de haine et de dénigrement. Cela leur a donné une mentalité d'assiégés. Jamais les dirigeants de l'Urss n'eurent l'intention de lancer des divisions de chars sur l'[Europe](#) comme on nous le rabâcha quarante ans durant. Bien au contraire, ils craignirent une attaque nucléaire que Curtiss Lemay, ce militaire fou, essaya de provoquer. Conscient de leur infériorité, tant militaire que politique, ils tentèrent un XX^e congrès pour régénérer leur système et, devant l'échec, finirent par un suicide. L'Urss, vieillarde épuisée, s'est donnée la mort, sans nuire à quiconque. Les USA eux, dirigés par un pantin inefficace qui se croit supérieur, se suicident aussi mais entraînent le monde dans leur perte. Là est la différence entre ce peuple sage d'[Europe](#) du nord et les étatsuniens, faux chrétiens, ramassis d'ignorants et de fanatiques. Là est la morale du conte occidental commencé en 1989.

Après l'échec des nazis à détruire l'Urss, États-Uniens et Britanniques inventèrent la guerre froide. Des hommes qui aujourd'hui n'ont plus rien à perdre le disent sans détour. Seront-ils entendus par les enfants qui lisent l'histoire ? Lorsque exsangue la Russie plia les genoux, que vit-on ? Les Usa et leurs alliés se chercher le nouvel ennemi dont ils avaient besoin pour donner du sens à leur existence qui, depuis le commencement, est une existence de hors-la-loi. Ce fut la Yougoslavie, le complot du WTC, puis l'Irak. C'est l'Afghanistan. Bientôt l'Iran. Beaucoup comprennent maintenant que sans ces guerres froides ou chaudes menées depuis 1917 partout où les hommes voulaient la liberté, les Usa auraient imposé. Ce sont les guerres qui ont sauvé le régime capitaliste de la catastrophe et spécialement l'américain qui en est la locomotive. L'ennemi véritable du genre humain ne fut pas Mussolini, Hitler ou Staline, parties visibles de l'iceberg, mais le Capitalisme et la Technique qu'il enfanta et développa monstrueusement. Le capitalisme apporte la guerre comme la nuée apporte la pluie, disait Jaurès. On peut trouver l'image par trop météorologique, elle est exacte. Il y a des mécanismes dans les sociétés humaines, des forces contre lesquelles les hommes sont impuissants quoi qu'ils en aient. La sociologie l'a démontré et ce n'est pas faire preuve d'un marxisme démodé que de le dire. La crise économique actuelle est cet engrenage mis en route en 1980 par quelques milliers d'analphabètes voulant dominer le monde. Là se tient la morale du conte.

Autre exemple. Les ex-démocraties populaires ressassent les accords de Yalta comme preuve d'une duplicité diabolique alors qu'il s'agissait d'un pur rapport de force. Sur cette base, ces pays s'imaginent se libérer en sautant de la domination russe dans celle de l'Otan. Ils passent d'un dogme à un autre, sont incapables de penser par eux-mêmes l'avenir de leurs peuples. Ils sont guidés par la crainte et non par l'intelligence, par les souvenirs -j'en conviens désagréables-, non par des projets audacieux. Craindre le retour du passé ne forme pas l'avenir. La chute de l'Urss ne les a pas libérés mais conduits à copier, comme le font les mauvais élèves, le système destructeur de nos pays d'Ouest et à tomber sous une autre dictature plus perverse parce qu'invisible : la dictature du marché. Sous la chape nomenklaturistes, le marché n'était certes pas dictatorial, mais la misère non plus et beaucoup de gens des pays ex-socialistes l'avouent maintenant, comme beaucoup de Français savent que quand le PCF était puissant les salaires étaient meilleurs, les salariés moins écrasés.

Autre exemple dans ce même domaine : la barbarie des Russes contre les Allemands lors de leur offensive de 1943 à 1945. En Allemagne, encore aujourd'hui, elle est rappelée à toute occasion, génère le grand frisson dans les [médias](#). Elle ne fut que la réponse à celle des nazis qui massacrèrent à l'est -par fait de guerre ou d'extermination- aidé par des Roumains, Hongrois, Tchèques, Français, Italiens, Croates et Belges, quelques trente millions de personnes !...

Doute-t-on de la barbarie allemande sur Coventry qui eut sa réponse trois ans plus tard sur Dresde ? Pourquoi doute-t-on de ce que l'on devrait appeler une "Shoah slave" ? Pourquoi n'en parle-t-on jamais alors qu'on a l'autre toujours à la bouche pour justifier le racisme sioniste et la lente mise à mort des Palestiniens dans le camp de concentration de Gaza, qui, dans nos mémoires françaises, ne manque pas de rappeler la deuxième et troisième personne du passé simple du verbe gazer * ? Dans la deuxième guerre mondiale le but avoué fut de terroriser, réduire à néant, exterminer. Elle s'acheva par l'apothéose d'Hiroshima-Nagasaki qui atteignit un degré inouï dans la technique de la mort par l'invention des fours crématoires volants plus efficaces et plus élégants et donc plus discrets que ceux d'Hitler. Les Juifs des Yankees furent les Jaunes, il faudrait peut-être le dire sous cette forme un jour pour réveiller les endormis. Il n'y a pas que le racisme anti-juif qui soit un racisme. Ils en brûlèrent trois cent mille d'un coup sans aucun four à dissimuler ensuite. Au contraire. Ils s'en vantèrent. N'eurent pas de remords, ne firent aucun mea culpa. On parle sans cesse d'Auschwitz, on oublie Hiroshima. Pour comprendre cela, au lieu de citer sans cesse Hannah Arendt, il faudrait citer davantage son ex mari, Günter Anders. C'est dans ses livres plus que dans ceux de son ex-femme que gît la morale cachée de notre vingtième siècle. Quand l'Urss est née, son premier geste a été de faire la paix, et à son détriment. Mais elle n'oublia pas. Quand, en 1943, ses divisions poursuivirent les assassins nazis elle se vengea des deux conflits provoqués par l'Allemagne et ses alliés. Elle oublia que la vengeance n'a qu'un temps et n'est pas une politique. Morale d'un soviétisme exténué.

Le mystère de notre époque, l'énigme qu'aucun historien jusqu'à nos jours n'a élucidée est :

Pourquoi l'Allemagne est-elle lentement devenue ce pays de tueurs, alors qu'elle était un des pays le plus avancé dans plusieurs domaines de la culture humaine ? Pourquoi fut-elle chargée par les Puissances Négatives de l'Histoire de ramener - par l'invention des camps d'extermination - l'homme au mépris de sa propre nature ? Pourquoi les Usa ont-ils pris le même chemin ?

Le XX^e siècle et le suivant sont des siècles de massacres consciemment organisés et voulus par les puissances néfastes qui régissent chez l'homme l'envie, le goût de la violence, du pillage et de la mort. Le système capitaliste - contrairement au socialiste- étant par essence le système idéal pour favoriser ces puissances, les présenter comme des valeurs supérieures. Qu'est-ce que la concurrence érigée en dogme absolu sinon la loi du plus fort, la loi du profit maximum au détriment de tous et donc la destruction permanente de richesses et d'hommes ? Aujourd'hui, le monde est devenu pour des centaines de millions d'individus un camp de concentration où l'on produit pour produire et pour

détruire aussitôt. C'est un Auschwitz qu'on voudrait nous faire prendre pour un village de vacances où l'individu aurait le loisir d'épanouir son moi par la grâce du net et du téléphone portable, instrument incomparable d'abêtissement du Bonobo humain. Les douches invisibles de cet Auschwitz là sont le chômage, la précarité, la faim et la violence qui ne cesse de grandir dans notre société. C'est à peu près tout ce qu'on peut dire de sensé sur notre époque qui se croit intelligente, humaine, démocratique et qui est, de fait, une nouvelle barbarie. Et ça va continuer. La prochaine guerre sera fabriquée par les bourgeoisies humanistes de Washington et de Tel-Aviv pour, soi disant, se défendre contre le "terrorisme islamiste" alors que les terroristes les plus dangereux sont les Obama prétentieux et creux, les Netanyahu dégénérés, les Sarkösi de Naguy Bocsa mafieux. Les États-Unis et leurs clones sont bien l'incarnation du "grand Satan" de notre histoire contemporaine, les serviteurs diaboliques de la mort. Si une expression a fait rire les demis habiles de notre temps c'est bien celle-là et pourtant elle est aussi juste que celle de Jaurès. Il a suffi à Soljenitsyne de vivre quelques petites années chez eux pour le comprendre, lui qui était russe et pas communiste pour un sous. Il est un de nos derniers grands hommes. Mais ce n'est pas demain que les grands hommes dirigeront le monde. Pour l'instant on a des crétins diplômés. La Merkel en est, mais comme c'est une femme, tous les couillons la prennent pour une fée. Elle échappa à l'enfer Rda mais combien de fonctionnaires de l'ex Stasi ont-ils retrouvé un emploi dans les DRH de l'ouest où ils sont très appréciés ? Qu'il me suffise, à ma petite échelle de signaler au lecteur ce qui se passe entre moi et la mère de ma fille en Allemagne, mère à qui la loi allemande a donné le droit, sans raison fondée en droit, de me priver de mon droit paternel. Merkel est une mère de ce type, une marâtre qui hait les étrangers et qui châtre sa patrie. Après un Hitler démoniaque qui martyrisa son peuple et les peuples alentour, les Allemands se sont choisis une matrone prostituée au libéralisme, une qui plastronne sur la scène politique comme une vieille guenon empâtée dans sa graisse et sa mauvaise foi. Cette femme, née en régime dit communiste, sue l'inintelligence. Elle intègre magnifiquement en sa personne bêtise de l'est et bêtise de l'ouest, incurie patente d'un socialisme vide et bêtise affolée d'un libéralisme dévastateur. Excellente Réunification ! Ce n'est plus le mur de la honte abattu, c'est la honte mûre relevée, la déliquescence de l'intelligence arrivée à maturité au pays de Goethe. Les Allemands sont passés en quelques soixante dix ans, de la mise en œuvre d'une horreur sans limite à une idiotie conviviale. Les lendemains qui les attendent -et qui nous attendent- chanteront encore moins que ceux qu'on attendait du communisme russe. C'est ce que l'histoire convenue appelle Progrès. Celle qui veut à tout prix que le monde avance alors qu'il recule. L'autre Histoire, celle qui s'écrit avec une majuscule, sait elle, à quoi s'en tenir.

Bêtise, méchanceté et suffisance humaines triomphent aujourd'hui sur la terre. Par antiphrase, le grand Satan nous fait appeler démocratie cette dictature de la bassesse. Croire qu'il faudrait, pour en sortir, réveiller la "belle au bois dormant", ôter la "blanche neige" de son cercueil de verre, serait aussi pertinent que la théorie du Grand Soir. Le prince éveilleur s'est endormi lui aussi. Les petits nains, idem. Le vrai Prince, c'est toi lecteur. Si tu le veux. Pas de suicide à la mode télécom, je t'en prie ! Et si, un jour de marasme l'envie pourtant t'en prenait, suicide d'abord tes chefs et tes patrons. Tu seras alors le vrai Soldat Inconnu de l'Histoire, la Morale du conte à toi tout seul.

Cosette

* Des nouvelles terribles nous viennent de Gaza. Après l'offensive juive de décembre 2008, le sol est empoisonné par les résidus d'armes à phosphore et à tungstène, les nappes phréatiques polluées. Les enfants meurent de seulement boire. 1,5 million d'êtres humains sont prisonniers dans un camp cerné de barbelés tandis que, dans les salons parisiens, les pervers pérorent sur l'antisémitisme.

L'histoire fable convenue (2)

Lundi 23 novembre 2009 par [Cosette](#)

Give me back the Berlin wall

Give me Stalin and St. Paul

I've seen the future, brother : It is murder

(*The Future* by Leonard Cohen)

Le lecteur non préparé trouvera sans doute ces mots inacceptables. Comment ?... regretter la disparition d'un tyran responsable de tant de tragédies, même si elles ne sont pas encore toutes établies ; d'un psychopathe responsable des procès de Moscou, de la mortelle dékoulakisation des années trente, de l'envoi de centaine de milliers d'homme et de femmes dans les camps de travail ; d'un pseudo généralissime qui ne fut pas loin de provoquer la défaite de son pays contre les nazis pendant cette horrible guerre qui engendra jusqu'à 30 millions de morts d'après l'estimation des nouveaux historiens allemands ; d'un piètre politicien qui ne sut pas faire en 1948 de la Tchécoslovaquie une vitrine pour le

régime, qui bloqua Berlin, qui... etc. Qui pourrait entendre ce regret du Mur et de Staline sans rugir ? Personne. Et pourtant...

L'histoire n'est pas une chose qui relève du sentiment des hommes, une chose qui relève des appréciations que les hommes ont porté sur elle quand elle se faisait ou après qu'elle se soit faite pour, évidemment, essayer d'en deviner l'improbable futur. L'histoire se moque des sentiments des hommes, des pensées des hommes et des corps des hommes. Au choix, elle est une ogresse ou une fée mais pas une intelligence ou une force humaine. C'est ce que Marx essayait de saisir lorsqu'il lui attribuait des lois comme on en donnait alors aux liquides ou au gaz. Il comprenait l'impuissance des hommes, il voyait bien que plus ils s'agitaient pour ceci ou pour cela, plus ils atteignaient le contraire de ce qu'ils voulaient. Sinon le contraire tout de suite, du moins le contraire assez vite. C'était le fameux effet pervers, le retour de bâton.

Prenons des exemples. La royauté française à la fin du XVIII^e siècle était usée, fatiguée. La noblesse qui la soutenait, la soutenait comme la corde le pendu. Nombreux étaient les nobles qui se sentaient fils des Lumières, qui souhaitaient sincèrement l'abolition des privilèges, du moins les plus criants. Quand le mécanisme révolutionnaire s'enclencha, comme tout mécanisme il fut pris d'inertie, conserva une vitesse acquise que personne ne put ou ne sut ralentir. On tua le roi. Son propre frère vota sa mort. Il eut mieux valu amoindrir son rôle, le tempérer avec des organes de contrôle, établir ce qu'on appelle une monarchie tempérée ou parlementaire. On ne le fit pas. Que vit-on ensuite ? On vit surgir un nouveau roi plus néfaste que le premier, mais dans l'excès inverse : Napoléon. Il conduisit la France, paraît-il, à une certaine grandeur. Pour le prouver on met en avant le code napoléon, les lycées, l'école polytechnique, etc. Vu de plus haut et de plus loin, la plupart des historiens pensent qu'il fit tout empirer et que sans Talleyrand -ce serpent opportuniste, pour employer un langage qu'aurait apprécié Staline-, au congrès de Vienne en 1815 la France eût tout perdu de sa grandeur parmi les nations européennes, grandeur que la folie corse avait réduite à néant. Joseph de Maistre, philosophe catholique de l'histoire, estimait que la Révolution avait été conduite par le diable en personne. Dans une [Europe](#) dévastée par ses soldats, notre Napoléon était appelé le "Robespierre à cheval". Pour le pape il était l'anti-christ.

Une monarchie tempérée eut sans doute évité à la France les extrêmes. Extrêmes qui ont produit le régime présidentiel dans lequel un Sarko talonnettes plastronne sans être inquiété, joue après Mitterrand, Giscard, Pompidou et de Gaulle, à "Napoléon le petit". La France, les Français, aiment les rois qu'ils soient de sang bleu ou de sang bistre. Les Russes ont aimé leur petit père des peuples, leur Staline, les Allemands adorèrent Bismarck et s'agenouillèrent devant Hitler.

Le peuple, quoi qu'il en dise, et quel que soit le nom qu'on lui donne - les masses, les citoyens, le petit peuple, ceux d'en bas -, aime être dirigé par une personne à poigne et admet que pour une bonne omelette il faut casser des œufs. Il accepte la démocratie tout en la décriant. Sa philosophie politique navigue entre le cause toujours quand les vaches sont grasses et le ferme ta gueule, quand elles sont maigres. Et il choisit très vite le ferme ta gueule pour des raisons d'efficacité même et surtout si c'est la sienne qu'on ferme. Il est un peu maso. Voilà comment Sarko a été élu et voilà comment les sarkos du futur le seront. Louis XVI est mort parce qu'il fut trop mou et mené par le bout du nez par son autrichienne de femme. Aujourd'hui, il serait un père de la nation, président du Sénat, et poserait avec madame Royale sur Paris Match. Un autre exemple. La conquête de l'Algérie et ses séquelles actuelles que tous les pouvoirs se sont bien gardé de soigner. Une banlieue avec des Arabes, un lieu du ban, un endroit banni, c'est bon pour faire peur au peuple comme aux bourgeois et pour favoriser la trique. Si les banlieues n'avaient pas existé toute la classe politique les aurait inventées, ne serait-ce que pour blablater dessus à l'infini et se nourrir des troubles qu'elles engendrent. En 1830, le prolétariat proliféra. Ils pensent qu'à ça les prolos, c'est connu, ils se montent dessus à longueur de temps. (Voyez en Palestine, ils font des gosses par pur antisémitisme). D'un autre côté, les besoins et les ambitions du capitalisme naissant, trouvèrent en ce pays un eldorado sur lequel colon et administrateur régnèrent cent trente ans. Le burnous sua, les matières premières traversèrent la mer et la bombe fit boum à Reggane. Puis, comme on ne pouvait pas donner la nationalité française à tous ces bougnoules, on rentra chez soi. Des haines naquirent, des rancœurs apparurent. Pour que les Pieds Noirs se sentent pas trop dépaysés, on invita le bougnoule qu'on avait exploité chez lui, généreusement, à venir nettoyer les chiottes chez nous. Pas rancunier, il nous prit au mot. Pour éviter les MST, Giscard fit venir sa mousmé. On en a maintenant plus de cinq millions et dans certains quartiers on préférerait avoir des jeunes filles russes pour voisin. C'est le Retour de l'histoire. Elle rigole en douce l'Histoire même si ce n'est pas marrant pour les gens concernés. Elle se fout de notre gueule l'Histoire, non parce qu'elle est un mécanisme déshumanisé, mais parce que les hommes n'ont pas été à la hauteur de l'Histoire, de leur histoire. Ils n'ont pas su la guider l'histoire comme aujourd'hui les politiques n'ont pas su guider les Madoff et autres aigrefins. Au contraire, ils les ont encouragés. Ensuite, ils les sacrifient pour faire croire au bon peuple qu'il y a une justice. La France a donc ses bougnoules et ses charmantes new muslims voilées, qui d'ailleurs nous changent un peu du string dans la raie de nos demoiselles "blanches", qu'elles soient de la banlieue ou des beaux quartiers. A bien y réfléchir le voile est un progrès à condition que les meufs ne se mettent pas dans la tête de remplacer les sacs Balmain par les Sacs Burqa. Un visage enveloppé d'un foulard blanc c'est beau, une absence de visage sous du noir ça

inquiète le citoyen. Bref, comme dit Hortefeux, un ça va mais beaucoup ça craint. C'est craignos même, mais ce n'est pas un charter par ci par là qui résoudra le problème. Pour le coup il faudrait des trains et des ferries à Gibraltar. On les a baisés de 1830 à 1962, ils nous baisent pour un temps indéfini et si en Arabie saoudite on ne peut pas construire des églises, chez nous on construit des mosquées. Le malheur c'est qu'elles ne sont pas si belles que Sainte Sophie à Istanbul.

Où est l'Histoire dans tout ça me direz-vous ? Je l'ai déjà dit : l'histoire c'est l'incapacité des hommes à faire l'Histoire, à relever les défis de l'Histoire et c'est dans cette incapacité que se loge le monstre devenu histoire quand l'Histoire n'est pas faite par les hommes, que les hommes laissent à l'histoire rouler sa mécanique. Elle devient alors une Loi, un engrenage produisant de la mort, la mort des hommes qui ne furent pas assez Historiens. Le petit malin me dira : Ah oui, c'est facile de refaire l'histoire, mais si elle s'est faite comme ça c'est qu'elle ne pouvait pas se faire autrement ! Ce n'est pas faux, c'est même assez juste. Qu'aurait pu être 1917 sans Lénine et l'Urss sans Staline ? Pouvaient-on imaginer qu'un pays presque encore esclavagiste deviennent en deux générations un modèle d'humanisme ? Qu'un pays accoutumé au travail forcé n'ait pas recours aux "zeks" à une grande échelle pour construire un empire et en faire la deuxième puissance au monde ? Staline était fou ? Oui, sans doute mais un Gorbatchev aurait-il construit le "socialisme" ? Reagan était un idiot patenté, mais quel président aurait pu se laisser le mieux manipuler par le complexe militaro-industriel et ruiner l'épargne populaire au profit de Wall Streets, sinon un histrion ? On cherche vraiment dans l'histoire les grands hommes qui le furent vraiment, c'est-à-dire ceux qui firent l'histoire au lieu de se laisser faire par elle. Lincoln, paraît-il, en fut. De Gaulle dit-on aussi, et c'est vrai que si on le compare à un Ballamou ou à un sarkö, on n'a pas de mal à lui tresser une couronne. Staline fut un piètre général disiez-vous, oui, mais si les lignes allemandes ne s'étaient pas étirées jusqu'à Moscou et Stalingrad, croyez-vous que la Russie eut vaincu les Boches ? On a pu calculer qu'au plus fort de l'offensive il eut fallu plus de deux cent trains par jour pour alimenter l'armée allemande en matériel et en munitions. Combien y en eut-il dans la réalité ? C'est d'avoir attiré les Allemands si loin de leurs bases qui permit aux Russes de vaincre, donc... ce fut une haute stratégie de se laisser enfoncer au juin 1941, de laisser les Allemands croire qu'ils allaient manger la Russie toute crue et paf !... comme pour Napoléon en 1812, l'ours russe à mangé l'horrible loup. Mais cela fut-il voulu par Staline ? C'est là toute la question, et elle est loin d'être résolue ! D'autres stratégies eussent été certainement possibles. Lesquelles ? L'histoire ne retient que ce qui s'est fait, et donc, presque toujours, ce qui s'est mal fait... par défaut d'esprit historien !

J'ai raconté dans un autre article intitulé "Les non dits de la seconde guerre mondiale" combien le débarquement fut un pari, combien l'échec était redouté, voire considéré comme inéluctable. Il faut comprendre qu'il fut un coup de pub des Usa. Churchill voulait attaquer par les Alpes puisque l'Italie était libérée mais l'Américain lui a dit : Niet Winston, ça sera par la mer ? Pourquoi donc Roosevelt ? Parce que nous être grande puissance maritime ! Winston se tint coi dans son coin. Il ne pigeait pas cet obèse à cigare qu'il fallait débarquer le plus loin possible pour laisser le Russko s'épuiser en [Europe](#), pour laisser une chance au Reich de capituler avant l'effondrement total, pour laisser croître la menace communiste et ensuite se présenter en sauveur du monde libre, pour... De fait les Russes ont supporté quasiment seuls le fardeau de la guerre. Pour prendre Berlin, ils ont eu 300 000 tués tandis qu'un peu avant, les Amerlos se prenaient une pâtée en Ardennes à cause de quelques tankistes allemands teigneux et, encore, un peu avant, avaient eu quelques des noyés à Omaha. Il fallait que les barges américaines servent à quelque chose non ? Que le savoir faire acquis dans le Pacifique se montre dans l'Atlantique, isn't it ? Pearl Harbour voulait Omaha.

Question : Si les alliés avaient pris Berlin, est-ce qu'on aurait eu toutes les emmerdes qu'on a eues ensuite ? Est-ce que les francs maçons de l'est se seraient lancés dans la maçonnerie sur 200 kilomètres ? C'est donc bien l'incurie occidentale, l'absence de sens stratégique occidental, qui fit de l'[Europe](#) de l'est un glacis soviétique et pas la méchanceté bolchevique. De plus Hitler avait senti qu'il n'était pas impossible de négocier avec ces Us proches du Klu Klux Klan, c'est pourquoi il leur offrit une plage blanche en Normandie pour leur démonstration. Ce fut un succès. Caen fut rasé, le pays ravagé par les bombes américaines ; il put ainsi être reconstruit à neuf. Imaginez qu'Hitler ne se soit pas suicidé par dépit amoureux, Adenauer l'eût sans doute embauché dans son gouvernement à la place de cet incapable de Franz Josef Strauss. Le procès bidon de Nuremberg n'aurait pas non plus eu lieu. Quelle idée ! Faire un procès à la guerre ? Aux guerriers ? Aux criminels de guerre ? Vous voyez autre chose vous que des criminels pendant une guerre où à peu près tout est permis comme par exemple à Gaza cet hiver, en Afghanistan cet été, ou en Irak l'automne dernier, ou au Vietnam il y a trente cinq ans. Vous avez entendu parler d'un procès de Saïgon où furent jugé les affreux qui produisirent et répandirent des poisons sur les forêts du Vietnam, poisons qui font encore des enfants difformes. Faudra-t-il ressusciter Hitler pour qu'il les passe au four ces petits monstres ? Les poudres de ces messieurs qui saupoudrèrent les forêts et les hommes dedans, c'était moins criminel que le Zyklon B ? Les dommages causés au Vietnam, au Cambodge et au Laos vaudraient à eux seul dix mille twin towers ! Mais chut !... nous sommes tous américains comme disait un autre Corse en 2001. Il n'avait pas tort, nous sommes complices de l'imbécillité étasunienne, ce splendide Way of Death.

J'exagère ? Eh oui, parfois on se laisse emporter. Voyez : l'autre semaine je m'en suis pris à la Merkel. Un lecteur attentif m'a dit qu'il ne fallait pas insulter. Il avait raison. Rions donc avec François Morel, ce preux journaliste de France Inter qui nous conte ce matin, 19.11, une histoire de parapluie. À Berlin pour l'anniversaire de la chute murale, il pleuvait. Feldgrau saxon, grisaille thuringienne, morne plaine souabe... Merkli tenait son parapluie elle-même. Cossard Talonnettes par contre, se le faisait tenir par un con. Oui, vous avec bien lu, le journaliste a dit un con. Toute la différence entre l'Allemande réformée et le Français juif catho est dans "qui tient quoi". Une le tien, l'autre se le fait tenir. Un tien vaut mieux que deux tularas. Je propose que dans cent ans on mette la photo du couple sur le drapeau européen, ça aurait une autre allure que le compas et le marteau de la Stasi, non ? ça humaniserait le Reich [Europe](#) des vingt sept pour Mille Ans...

Stalin or St. Paul / Would you like to see the future, brother ? Have a glance in the History ? Look, murder is waiting you ! Cosette

L'histoire, fable convenue (3)

Mardi 1er décembre 2009 par [Cosette](#)

Contrairement à l'aphorisme gaullien qui dit "dans l'Orient compliqué il faut des idées simples", pour comprendre l'orient qu'est aujourd'hui notre monde, il faut des idées compliquées exprimées simplement. Simplicité n'est pas simplisme. Une idée compliquée peut se dire avec des mots simples. Nul besoin de jargon. Ainsi, par exemple, de la démocratie.

Dans son sens de vox populi -voix du peuple- la démocratie fait partie des idées simplistes. Démagogie est son synonyme. Du grec demos agêîn, conduire le demos. Ce fut toujours le risque de la démocratie d'osciller entre krateîn et agêîn, entre conduire le demos et faire qu'il se conduise. Faire de lui l'agent du krateîn, non l'esclave. Ça l'est encore. La démocratie, puissance imaginaire du demos, n'est pas respublica, chose du peuple, ne l'a jamais été. Elle consiste moins -si ses dirigeants sont honnêtes- à faire ce que veut le peuple, qu'à lui faire admettre que ce qu'il aimerait est souvent irréalisme, passion provisoire, voire folie. C'est une chose qu'on n'ose plus dire de nos jours pour des raisons paradoxales. Comprendre ces raisons, c'est avoir une vision de ce qu'est la démocratie vécue, pas la rêvée. D'une façon générale, les élites sont convaincues que le peuple est trop stupide pour avoir des idées bonnes, c'est pourquoi elles lui en insufflent de mauvaises. Par exemple, en 2005, pour qu'il vote oui au referendum européen.

Quand il arrive qu'il en ait de bonnes d'idées le peuple, comme les dites élites sont sûres qu'alors elles iront contre leur intérêt, elles les dénigrent, les dénaturent. Ainsi, le non populaire au référendum fut caricaturé par les mêmes élites. Il y a pourtant plusieurs sortes d'élites. C'est ainsi que lorsque le peuple a vraiment des idées bonnes, se pose la question de savoir si elles sont vraiment de lui. Est-ce exagéré de dire que sans l'engagement pour le non des élites de tout bord (syndicalistes, universitaires, internautes), le peuple eût sans doute voté oui comme il le fit en 1992 pour Maastricht ? D'où la difficulté de parler de démocratie, lorsqu'on sait que la démocratie, le krataîn du demos, est une fantasmagorie. Le peuple est toujours commandé. Quand il le sera sans être conduit nous serons en démocratie. On est donc devant un paradoxe que les Grecs (politiques et philosophes) avaient déjà relevé et que résume une lapalissade : la démocratie est, quand n'est pas la démagogie. Aristote s'en fait le défenseur dans un sens quasi démonique (1). Il reprend l'hypothèse que le peuple, par une alchimie mystérieuse (lire note 2 avant de continuer), a une perception juste de ce que la cité doit faire, que les magistrats qui le représentent traduisent cette perception en actes et qu'ainsi, la vox populi se fait vox dei. Cela s'est-il vraiment produit dans l'histoire que nous connaissons ? La réponse est non. Même si la Propagandastaffel occidentale s'épuise chaque jour à dire le contraire. La démocratie n'a été bonne que lorsqu'elle fut dirigée (et non conduite) par quelqu'un qui était plus un commandeur qu'un démophile, un dictateur -désintéressé peut-être -, mais un dictateur. Périclès à Athènes, de Gaulle en France. En privé, ce grand démocrate ne se privait pas de brocarder les cinquante millions de veaux que nous lui étions. Chienlit lui était mot familier. Enfin, il faut souligner que ce régime a une durée infime dans l'histoire. Moins de deux siècles en [Europe](#), trente ans à Athènes, berceau de la demokratia. A ce titre, son aura d'état de droit ou sa réputation de régime fin de l'histoire sont à relativiser. Par contre, les longues périodes pendant lesquelles la majorité d'une population donnée aurait pu mettre en œuvre par ses représentants, une politique conforme à ses intérêts, demanderaient à être connues. Selon moi, il n'y en a aucune. Les exemples contraires par contre, abondent. Quelques uns de récents : Si on avait demandé au début des années soixante aux Français s'ils voulaient sortir de l'Otan, auraient-ils suivi de Gaulle ? Si on leur avait demandé s'ils voulaient une bombe atomique, l'auraient-ils voulue ? Si après la guerre des "6 jours" on leur avait demandé si Israël était "dominateur et sûr de lui" auraient-ils acquiescé ? L'appel de juin 1940 dénonçant la capitulation et appelant à la résistance a-t-il été approuvé par la majorité des Français ? L'auraient-ils voté ? À l'opposé, la réforme du sénat voulue par le général en 1969, réforme qui aurait amélioré nos institutions, n'a-t-elle pas été répudiée par le peuple ? Le non au référendum de 2005 ne fut-il pas suivi en 2007 d'un oui massif au Nabet de Naguy Bocsa ? Le non irlandais de 2008 ne fut-il pas suivi -après bourrage de

crâne peut-être - d'un oui ? La démocratie existera lorsque le demos, par un kratéin éclairé, sera réfractaire à la démagogie.

Conclusion provisoire : l'idée selon laquelle la démocratie c'est demander au peuple son avis pour le mettre en œuvre est un mensonge qu'une certaine élite, s'efforce de nous vendre. Comment ? En laissant les votants s'imaginer qu'un bulletin dans une boîte chaque deux ou trois ans a une conséquence heureuse, ou moins malheureuse, que si on n'a ni bulletin ni boîte. Qu'est-ce à dire sinon flatter son ego avec un papier : T'es rien bonhomme, mais ta voix peut faire que tu sois kekchose, que la montagne se jette dans la mer ! Or la démocratie n'est pas le vote, aussi libre soit-il. Réduite à cela elle est démagogie, art de flatter, de faire des promesses et, dans les périodes difficiles, art de créer la peur en vociférant C'est moi, ou le chaos. Hitler fut démocrate. Que des millions d'hommes et de femmes croient en ce conte pour enfant qu'est l'actuelle démocratie, n'aient pas d'autre choix aujourd'hui, hélas que d'y croire, d'accepter bon gré mal gré d'être abusés, témoigne de l'état de la détresse humaine - 2489 ans après la victoire de l'Athènes démocratique (3) sur l'Orient absolutiste et compliqué du Perse Xerxès-, et de l'échec douloureux de son intelligence.

J'entends d'ici les cris de l'autre élite : Et alors, vous pensez que la dictature c'est mieux ? Franco, Staline, Hitler, Saddam, Pinochet, Salazar, ça vous va ? Pauvres humains, qui ne voyez qu'il y a toujours dictature qu'elle soit d'un seul ou de plusieurs ! Au moins, quand elle est d'un seul, et que de ce fait elle est souvent maladroite, abusive et sans lendemain, on voit à peu près où est le mal et on peut lutter. Par contre, quand elle est de plusieurs, elle est occulte, on ne sait la combattre, on ne la voit même pas. C'est la distinction que faisaient là aussi le Grec entre tyrannie et oligarchie. L'oligarchie est une tyrannie à plusieurs. Allez combattre la mondialisation. Par contre, vous pouvez virer NNB, même si c'est toujours une victoire à la Pyrrhus et que ça recommence tout de suite après avec un autre. Ségolène élue, aurait-elle résolu les problèmes ? NNB est-il plus doué ? Évidemment non. Aucun des deux n'a le courage ni les moyens de prendre les décisions qui s'imposent, et qui seraient loin d'être celles du demos, ce public de la ré-publique... Ils sont tous deux démagogues et fiers de l'être. Le rite des urnes satisfait l'orgueil du vulgum pecus, calme sa peur, lui donne l'illusion qu'il fait, c'est une thérapie sociale, une cure. Valéry l'a dit d'une phrase : "La politique, c'est convaincre les gens de ne pas s'occuper de ce qui les regarde".

Comme il y a plusieurs sortes d'élites, il y a plusieurs sortes de démocraties. Deux au moins sont remarquables : la DDI, démocratie démagogique illusoire et la DDE, démocratie démagogique efficace, celle qui dit la vérité et celle qui en cache un gros morceau. Sachant qu'on ne peut dire la vérité au peuple que lorsqu'il est sous le choc, lorsque Churchill en 1940 promet du sang de la sueur et

des larmes à ses compatriotes, ces derniers serrent les fesses en chœur et se sentent honorés. Quand en 1954, Mendès France pratique la DDI, il échoue. De Gaulle en 1958 réussit avec la DDE. Mendès était homme de la IV^e république, régime si démocratique qu'il était le paralytique portant l'aveugle. Il dira aux Français la vérité et... essayera de la réaliser. Sept mois et dix sept jours plus tard il est chassé. De Gaulle s'écrira : l'Algérie c'est la France de Dunkerque à Tamanrasset. C'était au mieux un mensonge, au pire une formule pour gogos pour demagogos. Il se servira de la fronde des généraux pour se hisser à la tête de la respublica, se taillera une constitution sur mesure et... règnera onze ans. Il fut pourtant un dictateur intègre, dévoué à son pays et pas à la corbeille comme d'autres. C'est ce qu'on a réalisé après lorsque les Pompidou et autres florentins, ont débarqué à l'Élysée propulsés par le bon peuple de France. Le dévouement de Mendès n'est pas en cause. Il l'était autant que de Gaulle, mais c'est de Gaulle qui réussit et lui qui échoue. L'un pratiqua le parler vrai qui défrisa les Français (Rocard l'imitera), l'autre la langue de rêve qui n'était pas encore de bois, qui les séduisit. Le tout en gardant un cap réaliste et en restant honnête. Depuis ce temps, l'honnêteté a disparu, l'ambition remplacé le dévouement, la concurrence libre et non faussée, l'émulation, l'Orient, l'Occident. Le parler faux sonne vrai grâce aux techniques de communication, est devenu la façade blanchie du sépulcre démocratique. Il n'y a plus de démocratie au sens de respect de l'intérêt général, parce que les politiciens ne pensent plus à servir mais à se servir. Ça a empiré avec le Nabot -fils d'un pauvre banquier aristocrate juif émigré hongrois ghettoisé à Neuilly-, petit blanchisseur au karcher, qui, en 2007 plut à la France moisie. La Royale, cette Marie Antoinette des classes moyennement intelligentes, la Mama au phallus de ceux qui ont perdu le leur, aurait-elle mieux fait ? Poser la question c'est y répondre. L'un applique une politique de droite qui n'a pas honte, l'autre en aurait appliqué une qui n'aurait pas eu honte de ne plus être de gauche, de la Jospinade en jupons. Ceux qui sont au-delà de droite et de la honte préféreront l'original à la copie et voteront Besson, représentant officiel de NNB qui pourrait par exemple prendre pour nom Marine, fille d'un histrion-parachutiste-poujadiste-breton-grossier-instrumentalisé-par-la-droite-et-la-gauche-depuis -trente-ans, qui, parce qu'il dit vrai avec de gros mensonges, ne sera jamais élu. Paradoxe du paradoxe de la démocratie que seuls nos socialistes font semblant de ne pas comprendre quand ça les arrange. Par exemple lorsqu'en 2002, ils invitent les Français à voter [Chirac](#) au nom d'un "danger lepéniste" qui n'existait que dans leur imagination pervertie de Machiavel au petit pied...

Conclusion finale pour ne pas trop désespérer les 15^e, 6^e et 4^e arrondissements de Paris, la France des centres-villes rénovés, des zones piétonnières fleuries, la France lesbienne-gay qui aspire au mariage et au maternage des orphelins pour satisfaire son ego à la fois surdimensionné et avachi.

Où seraient donc les idées compliquées énoncées clairement, les idées orientales, les bonnes vieilles idées Perses ? Celles qui seraient appelées "autoritaires" par le bobo anarcho-libéral à la Cohn Bendit ? Donnons-en douze. Remettre des droits de douane à certains produits entrant en [Europe](#) (la fameuse trop oubliée préférence communautaire), nous recentrer sur notre marché intérieur. Abolir la Pac (politique agricole commune) pour diminuer au plus vite nos exportations de produits alimentaires qui tuent l'agriculture vivrière du Tiers Monde et, à contrario, aider cette agriculture en achetant ses produits à un prix permettant le décollage économique et donc l'arrêt progressif de l'émigration ; interdire définitivement les OGM, cheval de Troie de l'obésité, de la vulgarité et de la bêtise américaniste, soutenir chez nous l'agriculture biologique pour économiser l'énergie et redonner valeur alimentaire à la merde pleine de chimie qu'on nous met chaque jour dans nos assiettes ; aider la Turquie à s'occuper des populations turcophones d'Asie où elle a un rôle à jouer, ce qui par ailleurs contrebalancerait les ambitions des vieilles puissances coloniales comme des nouvelles ; rendre à la Russie sa place en [Europe](#) pour éviter qu'elle ne prenne définitivement le pli chinois ; quitter l'Otan à défaut de pouvoir l'abolir, instrument de l'américanisme et cache-sexe de la lâcheté européenne ; rompre les liens économiques et politiques avec Israël jusqu'à ce qu'il reconnaisse la Palestine libre et démantèle son arsenal nucléaire ; soutenir les pays musulmans prêts à évoluer, boycotter gentiment (c'est-à-dire intelligemment) les autres qui s'obstineraient dans leur à-plat-ventrisme devant les Yankees ; établir un moratoire sur l'énergie nucléaire et investir dans d'autres afin de gérer la fin de l'âge pétrolier ; rendre le vote obligatoire et, en conséquence, reconnaître valables abstention et bulletin nul ; interdire strictement le cumul des mandats. Le bon peuple démocrate est-il prêt à ça ?... On peut en douter. Quant à ses élites, du paidéras tès pro-Thai au collectionneur de montres suisses...

Cosette

(1) Au sens socratique, on parle de démonique (rien à voir avec démoniaque) en relation avec l'action du daïmon, inspirateur divin bienfaisant du penseur. Un daïmon inspirait Socrate.

(2) C'est l'égrégoré, « être collectif né des pensées de plusieurs personnes orientées vers un but ». Dans l'assemblée antique, chaque individu a une opinion banale qui, jetée dans la délibération démocratique, produit, mêlée aux autres, une valeur d'ensemble supérieure à chaque banalité individuelle. En d'autres termes, le tout sortant du creuset, est plus que la somme de ses parties, revêt une sorte de caractère sacré. Quelque chose allant dans le sens du vox populi, vox dei (voix du peuple, voix de dieu). La démocratie actuelle n'a rien de sacré mais se nourrit inconsciemment de cette pensée magique qui fait attendre du

vote de millions d'individus prévisibles une chose imprévue, un divin qui ne dit pas son nom. D'où l'invention de la campagne électorale (cette ignoble propagande) et du sondage pour détruire cette divine imprévisibilité et faire de la démocratie bourgeoise la somme arithmétique nulle des médiocrités prévues.

(3) Battus à Marathon en 490 a.c, les totalitaires Perses engagent dix ans plus tard sous le règne de l'abominable Xerxès, une deuxième guerre contre la pétulante et démocratique Athènes. Cette guerre médique s'achève pour lui le 22 septembre 480 av.J.C dans l'eau tumultueuse et salée du splendide détroit de Salamine. Préfiguration indiscutable du « Berlin 1989 », où, deux millénaires et demi plus tard, l'Occident démocratique triomphait à nouveau de l'Orient dictatoria

L'histoire, fable convenue (4)

Dimanche 13 décembre 2009 par [Cosette](#)

De la démocratie et du masque

« De la difficulté de parler de démocratie, lorsqu'on sait que la démocratie, le krateîn du demos, est une fantasmagorie. Le peuple est toujours commandé. Quand il le sera sans être conduit nous serons en démocratie », disais-je dans mon dernier billet. Le lecteur est invité à suivre le développement de cette idée s'il a lu au préalable mes précédents billets.

"Être commandé sans être conduit", en voilà un de paradoxe, de contradiction dans les termes ! Est-ce bien sûr ? Pour y voir plus clair et nettoyer nos mémoires encombrées par l'école, rappelons d'abord quelques définitions. Pédagogie signifie "conduire l'enfant". Quelqu'un est-il contre ce brin de conduite ? Démagogie signifie "conduire le demos". Là, tous sont contre. Conduire le demos ? Comment osez-vous ? N'est-il pas adulte, citoyen, responsable, instruit, scolarisé par le meilleur système qui soit au monde, ce demos ? Il n'a pas besoin d'agéîn le demos mais de kratéîn, il est capable de se conduire tout seul, au diable les conducator, les führer et les duce. Tout le monde semble donc d'accord, démagogie c'est mal, démocratie c'est bien. Accuser quelqu'un de démagogie, c'est l'insulte suprême et tout le monde en accuse tout le monde. C'est l'expression répétée à l'envie par tous les leaders "démocrates". Démocratie, littéralement : puissance-du-demos, mais veut dire surtout pour la majorité des gens, peuple mis à la première place, peuple souverain, peuple qui décide et dont les décisions sont appliquées. Tous, plus ou moins, en France et en [Europe](#) sont convaincus que nous vivons "en démocratie", que donc le demos y est

souverain. La Constitution européenne de 2005 avait eu l'ambition dans son préambule, de citer - en le déformant- le grand historien grec Thucydide attribuant à Périclès les mots suivants : "Notre constitution est appelée démocratique parce que le pouvoir est entre les mains, non d'une minorité mais du peuple tout entier". Cette même citation fut retirée. Pourquoi ? D'abord parce qu'elle est fautive et que quelque part il y eut quelqu'un pour le dire. Ensuite, même si on traduit correctement "Notre régime politique a pour nom démocratie, parce que, dans l'administration (oikein), les choses dépendent non du petit nombre mais de la majorité", elle fut sans doute ressentie par le scribe en chef, le vieux beau Giscard, comme une insolence contre-productive envers le demos (1). À l'époque de Périclès déjà, la démocratie est perçue par beaucoup comme une démagogie. Il ne s'agissait ni plus ni moins que de conduire le peuple là où on voulait qu'il aille, c'est-à-dire à la guerre. C'est ainsi que la démocratie d'Athènes s'autodétruisit dans les guerres impérialistes qu'elle mena à grand frais pour agrandir sa domination sur l'ensemble du monde égéen et que pour cela elle avait besoin de ce petit peuple sans cesse plus nombreux qui construisait les navires et les propulsait à la rame, thètes, (2) et autres marins. Son hybris fut récompensée comme l'hybris européenne sera récompensée un jour, sinon par des minarets, du moins par des gens qui lui refuseront leur confiance. Le mot démocratie aujourd'hui est utilisé comme un calmant, est synonyme de démagogie avec cette touche d'esprit british qui est passé dans la légende pour avoir dit "qu'elle était le pire des régimes à l'exception de tous les autres". A chaque élection n'entend-on pas crier de tout bord : Votez, allez voter pour défendre la démocratie ! Oui, sauf que si l'élection est une des caractéristiques de la vie démocratique, elle n'est pas la seule ni la principale. Elle masque la corruption, les influences souterraines, le téléguidage par des intérêts inavouables. On la dit le moins mauvais de tous les régimes mais elle est devenue le camouflage des pires turpitudes. Le latin résume ça en trois mots : corruptio optimi pessima, la pire corruption, c'est celle du meilleur (3).

Poursuivons les définitions : Aristocratie, puissance du meilleur. Churchill, l'auteur de la célèbre phrase sur la démocratie était aristocrate. Sans doute le meilleur de son temps comparé à tous les autres. Arrivé au pouvoir en mai 1940, il fit voter, c'est peu connu, une loi pour emprisonner les opposants. Il fut Lord. Sans lui il est vraisemblable que nous serions Allemands. Pétain était un maréchal, le meilleur. C'est pourquoi de "Père de la victoire" en 1918, il devint "père de la collaboration" en 1940, suivant en cela le vœu secret de la majorité des Français, donc grand démocrate à l'insu de son plein gré !... Oligarchie, commandement du petit nombre. Les cinq cent députés de notre assemblée sont donc des oligarques... enfin, c'est je l'avoue, un peu plus compliqué. Disons qu'ils aimeraient en être mais ils ne sont que des godillots avec un bon salaire versé à vie. Idem pour les sénateurs. Les bureaucrates de Bruxelles par contre, sont de

vrais oligarques sans toutefois être les meilleurs. Ils ne sont pas nombreux. Mais, rois en leur royaume, ils décident de tout. Par exemple de ce que le plombier polonais doit faire en France, le Chypriote turc avec le Chypriote grec et les pêcheurs bretons à Guilvinec. Royauté, du latin rex, regis, roi. On en a eu de tous les types possibles : le Bon roi Henri, le Roi soleil, plusieurs rois fainéants, et des sans couronne... A-t-on fait le tour des régimes politiques connus ? Si vous demandez à BHL ou à Finkie, ils vous diront que vous avez oublié le totalitarisme ! Ajoutons-le pour leur faire plaisir bien que ce prétendu régime ne soit qu'une extension possible mais non nécessaire de tous les autres. Contrairement à l'homme en bonne santé qui est un malade qui s'ignore, le politicien en bonne santé est un totalitaire qui ne fait que semblant de s'ignorer.

Mettons maintenant tout à l'envers et, de la caricature, passons à l'éloge. Du moins à son possible. Le demos, du fait qu'il est nombreux, qu'il est multitude bavarde et inconstante, est-il condamné à n'être jamais que l'idiot utile ? Ne peut-il jamais être "le meilleur" ? Le CNR après la deuxième guerre mondiale ne fut-il pas excellent ? Quand il est bien conduit ce demos, n'a-t-il jamais prouvé qu'il se conduisait bien ? Un petit groupe d'oligarques est-il par définition mauvais parce qu'il est oligo ? Agir le demos (agéîn), le conduire (d'une main certes de fer), être démagogue si on veut, est-ce un péché si le demos en question est turbulent, vindicatif, et, parfois idiot lorsque par exemple il met la fleur au fusil et part en guerre en hurlant que c'est la der des der ? La démocratie n'est-elle jamais soumise à l'erreur parce qu'elle est "démocratique" ? Toutes ces questions, on le voit, sont complexes. Y répondre par des formules toutes faites ; des formules apprises à l'école "de la république", des formules qui sont au fond propagande, c'est tromper tout le monde, y compris ceux qui croient s'être mis à l'abri de la tromperie en prenant la tête de ladite propagande. Le ciel tombe parfois sur la tête de ceux qui n'y croient pas. La démesure, le manque de sagesse, se retourne presque toujours, à moyen ou à long terme, contre celui qui en a manqué. Les Grecs parlaient d'hubris. Même de Gaulle, cet aristocrate démocrate en fit preuve et ne sut comment réagir en mai 68 devant le mouvement imprévu du demos. Il s'enfuit en Allemagne -pays qu'il haïssait sans pouvoir s'empêcher de l'admirer- et laissa son retors Pompidou, banquier et homme de lettres, se dépatouiller avec les huit millions de grévistes. Ne parlons pas de Mitterrand, ce plébéien des Charentes, pseudo écrivain, qui voulu être roi et qui le fut en faisant croire aux Français qu'il n'était que ce bon François de la France profonde et paysanne. Oublions Staline, « petit père des peuples » qui eût dû s'efforcer d'être grand afin que son pays l'ait aussi été. Tirons notre chapeau à Hitler, ce grand démocrate qui eut le culot d'abolir la démocratie lorsqu'il apparut à tous qu'elle était devenue impuissante. Sa tyrannie fut appréciée, louée par les plus grands de son temps. Je ne cite personne mais suivez mon regard du côté de la philosophie, du droit et même du cinéma. Quelle

conclusion tirer de ce bric-à-brac étymologico-historique ? Celle que je vous propose comme exercice d'imagination : Nous voici quelques dizaines rassemblés. L'heure est grave. Un danger menace notre pays, notre monde, notre société. Peu importe que ce danger soit imaginaire ou réel. On en est persuadé. Dans ce rassemblement de bons citoyens où la tension est vive, les angoisses fortes, émerge une personnalité plus solide, plus calme que les autres. Elle prend la tête du conseil, pose les bonnes questions, sollicite des réponses, encourage les plus capables comme les plus timorés à donner leur avis. Bref, par son aura, son charisme, son sens de la communication, sa connaissance des individus présents, sa force morale, est capable de faire émerger des idées intelligentes grâce auxquelles une solution sera trouvée. Que va devenir cette personnalité ? Va-t-elle se révéler démocrate ou démagogue ? Quelle vertu, quelle intelligence, quel talent, supposent l'un et l'autre rôle ?

Un démocrate au sens qu'on pourrait dire "égrégorique", fera abstraction de son moi, de sa personne, de ses opinions. Son rôle, c'est d'unir les intelligences et, en les confrontant les unes par les autres, faire jaillir l'Idée, la meilleure qui soit, faire apparaître un consensus sur lequel tout le monde ou presque, sera d'accord. Sur cent personnes, 60 sont pour, 20 n'en sont pas mais n'ont rien contre, 20 s'abstiennent. C'est la première étape : un accord équilibré pour agir semble être trouvé. Qui va le mettre en œuvre ? Le meilleur de tous évidemment, l'aristocrate, le kalos kagathos, le beau et bon comme disait le Grec. Lequel est spontanément reconnu par le groupe parce que c'est lui qui a dirigé l'action, conduit le débat qui a fait naître l'Idée, le consensus. Il ne peut pas refuser de prendre la tête sauf à se déconsidérer lui-même. Il doit donc endosser un nouveau moi, un moi groupe, le moi du groupe qui, pour les Anciens se confondait avec un esprit désincarné, une force invisible, un dieu, l'égrégoré. Le chef donc, revêt cette nouvelle personnalité qui incarne la foule et, par cela, devient sacré. Tout au moins, il le fut autrefois. Aujourd'hui, il l'est toujours mais il ne le sait pas sauf s'il est un peu plus qu'intelligent. De Gaule fut le corps de l'incarnation de cet esprit sans pour autant abdiquer le sien ce qui lui permit de diriger les Français et de les rendre, momentanément, conscients d'eux-mêmes et fiers d'être Français. Il suffit de le comparer avec sarko talonnettes au salon de l'agriculture pour se faire une idée du dépérissement de la fonction-présidentielle-royale. La consolation étant que les mauvais rois finissent souvent assassinés. C'est toujours par ce processus que les chefs se font connaître, en se faisant re-connaître par les autres comme les meilleurs, les optimi. Mais il arrive qu'un peuple méprisé élise un voyou à sa tête pour mieux se mépriser lui-même. Disons toutefois à sa décharge, que lorsqu'il n'y a que des voyous-candidats, c'est difficile de faire autrement. Peste ou choléra, ce n'est pas choisir, c'est choir.

Cela dit, il est aisé de comprendre ce qu'est un démagogue. C'est quelqu'un qui, ayant détecté les plus ambitieux du groupe, les manipule pour s'en faire des alliés et ainsi endosse le rôle du chef en phagocytant tous les autres. N'abdiquant en aucune façon son moi, il a l'hubris au contraire de l'insuffler à tous, à tous les faibles qui n'attendent que ça, qui ont besoin de ça pour se sentir forts. Hitler en fut. Mussolini aussi. Bonaparte. Bongo. Obama est un mélange des deux. Il a courageusement endossé le moi des Américains déboussolés, mais l'a aussitôt revendu à Wall Street et au CME, le complexe militaro-industriel. Ça lui causera des ennuis. Non directement de la part du complexe ou de la finance criminelle qui restent dans l'ombre et sont occultes, mais de ceux qui exploiteront le mécontentement populaire tout en étant plus démagogues que lui. Tout le monde ne peut pas se faire sacrer roi comme de Gaulle. Plus précisément, il y a des sacres négatifs. Louis XVI en fut un. Staline. Sharon. Hitler. Pinochet. Ils furent des rois sacrés par des forces de mort et non de vie. Certains y virent l'empreinte du diable. Excepté pour Pinochet puisque Jean Paul II le soutint.

Pourtant, le consensus trouvé, le chef qui l'incarne va-t-il tenir le temps qu'il faudra ? Certains partisans du sacré ne vont-ils pas retourner leur veste ? Prendre peur ? Écouter le chant des sirènes ? Ne faudrait-il pas un consensus plus large et plus solide ? Un accord pratiquement total à 90 % ? Peut-être. Mais dans la réalité cela n'arrive jamais, sauf en Françafrique. C'est pourquoi il faut un chef rude pour faire appliquer la décision à tous. Le groupe c'est bon pour trouver l'accord mais seul un individu peut le faire appliquer, c'est la complémentarité du législatif et de l'exécutif. A Rome il y avait deux consuls et des tribuns de la plèbe. César les fit disparaître. Cinq directeurs formaient le Directoire en 1799. Ils furent balayés par un certain Premier Consul. Dans l'Athènes démocratique commandait un seul stratège, à Paris règne un Sarko, à Washington BHO. On a beau chercher, il faut toujours une tête, même au Vatican où le collège des cardinaux a parait-il la prééminence, il faut un pape. Ne parlons pas de l'entreprise où la cogestion qu'on croyait au coin de la rue en 1968-70, sera pour le prochain millénaire. Et dans la famille me direz-vous ? - Dans la famille ? Depuis l'annus horribilis 1975, le législateur a imposé le "droit parental". - Ah bon ? Deux consuls en somme ? - Oui, c'est à peu près ça ! - Donc, si j'ai bien compris, il y en a un qui commande et l'autre qui ronge son frein ? - Vous avez deviné... - C'est donc partout l'autocratie, le totalitarisme ?... - Rien n'interdit de voir la chose ainsi. - Mais c'est catastrophique, moi qui croyais... - Qui croyais à quoi ? - Eh bien, à la démocratie, à la collégialité, à la convivialité... bref, à l'humanisme !... - Balivernes que tout cela mon ami. Dans les groupes, il y a toujours des dominés et des dominants. Le groupe commence à deux. Et quand dans un groupe de deux il n'y a aucun chef désigné par la Loi, c'est toujours le plus fort et le plus malin qui triomphe, surtout s'il a le talent de se faire passer pour victime. Si bien que le chef existe mais occulte, souterrain, pervers. Il est le vrai

démago, c'est-à-dire celui qui, dans l'ombre, corrompt le meilleur, le meilleur qui est en lui comme le meilleur qui est en l'autre. Si les dominants sont bons et pas (trop) malhonnêtes (ça arrive), les dominés n'ont pas de souci à se faire. Aurea mediocritas, la médiocrité c'est de l'or (pour être tranquille). Si en plus ils ne sont pas aveugles les dominés, c'est-à-dire finalement beaucoup plus intelligents qu'on ne le dit, ils se rendent bien compte que ça pourrait être pire avec d'autres soi-disant optimi. Le malheur c'est que les dominants sont des rapaces, presque inévitablement des fous, que donc, à la longue, ils provoquent la haine des dominés et les révolutions qui les chassent. Ainsi va le monde : de la corruption des meilleurs à l'explosion de colère des moins bons, du chef indigne au peuple berné. Tacite résume la chose avec son corruptio optimi pessima, la pire corruption, est celle du meilleur. Quand le meilleur cesse de l'être, survient la révolution. Le meilleur c'est bien sûr l'aristocrate au sens grec. Sorte d'Héraclès, il porte le monde sur son dos, il est toujours le responsable de la détérioration du bien. Le demos n'y est pour rien puisqu'il est conduit et le restera encore longtemps. Sic transit gloria mundi.

Cosette

NOTES

(1) Toute cette abracadabrantesque histoire est racontée par Luciano Canfora dans son livre « La démocratie, histoire d'une idéologie », Seuil, 2006, page 22.

(2) Les thètes à Athènes étaient ceux qui ne possédaient rien et faisaient partie de la dernière classe du cens. Ils faisaient donc bien sûr partie de ce qu'on appelait dans sa totalité le demos.

(3) Citation (légèrement modifiée !) du journaliste Laurent Laplante dans « L'aut'Journal », du 29 novembre 2004.